

c'est à dire à travers d'elle, les amans esvantant leurs passions; elle couche tousjours sur la rue, et ayans grans yeux ne void goutte, encore que par iceux on voye les amis.» Ceste interpretation pleut grandement à tous, et mesmement à madame Claire, parce que son mary estoit jaloux d'elle; mais afin que nul s'apperçeut que cela estoit dit pour luy, Madame commanda à Loyse de raconter sa fable, qui fut telle :

FABLE III.

*Lancelot, roy de Provins, espousa la fille d'un bou-
langer, de laquelle il eut trois enfans masles, qui
estans persecutez par la mère du roy,
finalement, par le moyen d'une eau,
d'une pomme, et d'un oiseau,
ils vindrent en la co-
gnoissance du
père.*

J'ay tousjours ouy dire, mes gracieuses dames, que l'homme est le plus notable et le plus vaillant animal que nature creast, veu que Dieu le fit à son image et semblance, le rendant dominateur sur toutes autres creatures, et non point qu'il fust maistrisé. Au moyen de quoy, on dit très-bien que l'homme est le plus parfait animal de tous les autres, parce que tous (voire sans excepter la femme) sont subjects à l'homme. De là vient que ceux qui,

par finesse et art, procurent la mort d'un si excellent animal, font un très-grand mal. Et ne se faut point esbahir si telles gens, cependant qu'ils s'efforcent de donner la mort à autrui, y tombent eux-mêmes dedans sans y penser, comme firent une fois quatre femmes, lesquelles, cuidant tromper autrui, se trouvèrent à la fin elles-mêmes deceues, et finirent miserablement leur vie, comme vous pourrez entendre par le discours de la présente fable.

En Provins, qui est une cité royale et assez fameuse, y avoit anciennement trois sœurs belles à merveilles, gentiles et de bonne grace; au reste, de basse maison, parce qu'elles estoient filles d'un nommé maistre Henry, boulenger, qui cuisoit ordinairement en son four le pain d'autrui. L'une d'icelles s'appelloit Brunore, l'autre, Lionelle, et la troisieme, Clarette. Estant un jour ces trois jeunes pucelles en leur jardin, où elles prenoient un plaisir merveilleux, le roy Lancelot y vint à passer, avec belle compagnie, et s'en alloit à la chasse. Brunore, qui estoit la plus grande des sœurs, voyant si honorable compagnie, commença à dire à ses deux autres sœurs : « Si j'avois le maistre d'hostel du roy pour mon mary, je me voudrois bien venter de nourrir toute sa court d'un seul verre de vin. — Et moy, dit Lionelle, je me veux bien donner ceste louange, que si j'avois le valet de chambre secret du roy pour mon mary, je ferois tant de toile d'une seule fusée de mon fil, que je fournirois toute sa court de belles chemises fort deliées. — Et moy, dict Clarette, je me veux bien venter, que si j'estois mariée au roy, je ferois trois enfans

d'une seule portée, c'est à sçavoir deux fils et une fille, et ferois que chacun d'eux auroit les cheveux noués par derrière et meslés de fin or, avec une chaîne d'or au col et une estoile au front. » Ces propos furent entendus par un des courtisans, qui s'en alla incontinent vers le roy, et luy raconta de poinct en poinct tout ce que les filles avoient dict. Le roy, entendant ces nouvelles, les fit venir incontinent vers luy, et demanda à l'une d'icelles quels propos elles tenoient ensemble au jardin. Alors toutes trois, d'une grande reverence, repliquèrent tout ce qu'elles avoient dict. Ce qui pleut grandement au roy Lancelot, et ne se partit point de là que le maistre d'ostel espousa Brunote, et le valet de chambre print Lionelle, et luy-mesmes espousa Clarette. Et laissant aller les autres à la chasse, ils s'en retournèrent au logis, où les triomphantes nopces furent célébrées, desquelles ne se contenta guères la mère du roy, parce que, nonobstant que la fille fust autant belle qu'il estoit possible, avec un parler gracieux, si n'estoit elle pas convenable à la puissance d'un tel roy, estant issue de si pauvre lieu. Et ne pouvoit souffrir que le maistre d'hostel et le valet de chambre fussent appelés beaux-frères du roy, tellement que la belle-mère conceut une si grande haine contre sa bru, qu'elle ne la pouvoit souffrir; toutefois, affin de ne fascher son fils, elle dissimuloit son courroux.

Advint que la royne fut enceinte, comme il pleut à Dieu, ce qui fut très-agreable au roy, lequel attendoit d'un grand desir de voir la belle lignée d'enfans qu'elle luy avoit promis. Ce pen-

dant , il survint quelque affaire au roy pour aller en quelque pays , tellement qu'il recommanda très-affectueusement à sa mère sa femme et les enfans qui naistroient d'elle ; ce qu'elle promist faire de bon cœur.

Sitost que le roy se fut party pour aller à son voyage, la royne enfanta trois enfans, c'est à sçavoir deux fils et une fille, et tous trois, comme la royne avoit promis estant pucelle, avoient les cheveux noués sur les espales, avec une belle chaisne d'or, et une estoile au front. La mauvaise mère, privée de toute charité et embrasée d'une cruelle et mortelle haine, delibera, sans changer sa mauvaise intention, de faire mourir les petits enfans sitost qu'ils seroient naiz, affin qu'on ne sceust jamais nouvelles d'eux, et que la royne tombast en la malegrace du roy. Outre cela, les sœurs de Clarette avoient conçu si grande haine à l'encontre d'elle, parce qu'elle estoit devenue royne et gouvernoit tout, qu'elles n'en dormoient ny jour ny nuict, et avec leurs finesses et ruses taschoient continuellement d'emflamber plus fort la mère à l'encontre d'elle. Advint que sur le point que la royne accoucha, il vint à naistre trois chiens, c'est à sçavoir deux masles et une femelle, et avoient une forme d'estoille au front, avec un signe de colier au col. Ces deux diables de sœurs, esmues d'un esprit diabolique, prirent ces trois petits chiens, que la mère allaic-toit, et les portèrent à la meschante mère du roy, et luy ayans fait la reverence, luy dirent ainsi : « Madame, nous sçavons bien que vous n'aymez guères nostre sœur, et non sans cause ;

parce qu'elle est de petit lieu et basse condition, et ne convient pas à vostre fils, nostre roy, qu'une pauvre femme soit son espouse. Parquoy, sçachans une partie de vostre vouloir, nous sommes icy venues, et vous avons apporté trois petits chiens, qui nasquirent ayans une forme d'estoile au front, à fin que nous en sçachions vostre vouloir.»

Ceste deliberation fut agreable à la vieille, et va deliberer de se presenter à sa bruz, qui ne sçavoit pas encores ce qu'elle avoit enfanté, et luy donner à entendre que c'estoient ses petits enfans. Et affin que telle malheureuse entreprise ne se manifestast pas, la maudite vieille ordonna à la commère de dire à la royne que les petits enfans qu'elle avoit enfanté estoient trois petits chiens. La belle-mère et les sœurs de la royne, avec la commère, s'en allèrent trouver la royne, et luy dirent : « Regarde un peu, gentille royne, le beau chef-d'œuvre de ton enfantement; gardes les bien, affin que le roy cognoisse ton beau fruit, quand il sera venu! »

Ayant dict ces propos, la commère mit les trois petits chiens contre elle, en la confortant incessamment d'avoir patience, et qu'elle ne se deust point desesperer, veu qu'il estoit advenu tel cas semblable à autres grands personnages. Chacune de ces maudites femmes avoit desjà accompli son meschant et abominable vouloir, il ne restoit plus que de mettre à mort les pauvres petits enfans innocens. Mais Dieu ne voulut pas permettre qu'elles souillassent leurs mains de leur propre sang, ains ayans fait une petite caisse bien close de poix de tous costés, et ayans enclos les enfans là-dedans, les jectèrent dedans le prochain

fleuve, les laissant aller à la discretion de l'eau. Mais Dieu juste, qui ne permet jamais que le sang innocent endure, envoya sur la rive un mounier nommé Marmiat, lequel ayant veu la caisse, la print, et l'ayant ouverte, trouva dedans ces trois petits enfans qui rioient; et pour autant qu'ils estoient si beaux, il pensa incontinent qu'ils estoient fils de quelque grosse dame, qui, par la crainte du monde, avoit commis un tel excès; tellement qu'ayant un peu reserré la caisse, se la chargea sur ses espales et la porta tout droit en son logis, en disant tels propos à sa femme, qui se nommoit Gordiane: « Regarde un peu, je te prie, ma femme, ce que j'ay trouvé à la rive du fleuve; tien, je t'en fais un present. » Gordiane, voyant ces beaux petits enfans, les receut gracieusement et les nourrit autant amyalement comme s'ils fussent saillis de son corps. L'un d'iceux fut nommé Aquirin; l'autre, Fluvius, à cause qu'il avoit esté trouvé dedans le fleuve, et la petite fille, Sereine.

Ce pendant, le roy Lancelot se resjouissoit en son cœur, pensant de trouver à son retour trois beaux enfans; mais son intention ne fut pas telle qu'il pensoit, car si tost que la malicieuse mère fut advertie que son fils s'approchoit du palais, elle s'en alla au devant de luy, et luy dit que sa chère femme avoit enfanté trois petits chiens, en lieu de trois enfans. Et l'ayant mené en la chambre où la pauvre accouchée estoit en assez mauvaise disposition, luy montra les trois petits chiens qui estoient à son costé. Et combien que la royne pleurast incessamment à chaudes larmes, niant fort et ferme de ne les avoir point

enfantez, toutefois les mauvaises sœurs confirmoyent que tout ce que la meschante mère avoit dit estoit véritable. Le roy, entendant ces propos, fut grandement troublé, et tomba quasi en terre de douleur; mais à la fin, estant retourné en son bon sens, ajouta foy entièrement aux paroles de sa mère. Et pourautant que la pauvre royne estoit patiente, supportant constamment les assauts de l'envie courtesane, le roy ne peut avoir le cœur de la faire mourir, mais commanda qu'on la mit dessous le lieu où on lave les escuelles, et qu'elles vesquit des immondices et charongnes qui tomboient incessamment de ce puant lieu.

Ce pendant que la pauvre royne estoit en ceste sale infection, en se nourrissant ordinairement de ces ordures, advint que Gordiane (femme de Marmiat, mounier) enfanta un fils, qui fut nommé Borgum, et le nourrit amiablement avec les autres trois. Or, Gordiane avoit de coutume de rongner tous les mois les cheveux aux petits enfans, desquels tomboient perles precieuses et grosses bagues. Ce qui fut cause que Marmiat quitta son mestier de moudre, devenant incontinant riche, et faisant ordinairement bonne chère avec sa femme et tous ses petits enfans.

Quand les trois enfans commencèrent à se cognoistre, ils entendirent qu'ils n'estoient pas fils de Marmiat, mounier, ny de sa femme Gordiane, mais qu'ils avoient esté trouvez par le fleuve, tellement qu'ils se fâchèrent grandement; et desirans de chercher leur bonne fortune, demandèrent leur congé et s'en allèrent, dont Marmiat

et sa femme ne furent guères contens, se voyans privez du grand tresor qu'ils recevoient ordinairement de leurs blonds cheveux et du front estoilé. S'estans donc ainsi partis ces trois jeunes enfans d'avec Marmiat, firent tant qu'ils arrivèrent à Provins, qui estoit la cité de leur père; et ayans pris une maison à louage, demeurèrent ensemble, se nourrissans des bagues et pierres precieuses qui leur tomboient de la teste.

Advint que le roy, s'allant un jour pourmener avec quelques autres courtisans, vint par fortune à passer devant le logis des jeunes enfans, lesquels, n'ayant point encores cogneu ny veu aucunement le roy, descendirent incontinent à la porte; et en ostant leurs bonnets et fleschissans les genoux et la teste, luy firent une grande reverence. Le roy, qui avoit l'œil d'un faucon, dressa sa veue sur eux, et cogneut qu'ils avoient une estoile au front, et soudainement il eut une apprehension que c'estoient ses enfans; et s'estans arrêté, leur dict : « Qui estes vous ? d'où venez vous ? » L'un dit : « J'ai nom Aquirin, — Et moy Fluvius, dit l'autre, — Aussi moy, respondit la fille, suis nommée Sereine. — Or sus, dit le roy, je vous semons à disner avec moy. »

Les jeunes gens, qui estoient devenuz tous honteux, ne pouvans refuser l'honneste demande du roy, acceptèrent l'office. Si tost que le roy fut de retour au palais, il dist à sa mère : « Madame, en m'allant aujourd'hui esbattre, j'ay veu deux fort beaux jeunes fils, avec une fille de bonne grace, et ont tous trois une estoille dorée au front; et (si je ne suis deceu) il m'est advis que ce sont ceux que la royne Clarette me promet une fois. »

La matine de mère, oyant ces propos, fut autant fâchée que si on luy eust donné un coup de cousteau au travers du cœur, et ayant fait appeler la sage femme qui avoit receu les enfans, luy dit secrettement : « Que diriez vous, ma commère m'amie, que les enfans du roy sont vivans et plus beaux qu'ils ne furent onc ? — Est il possible ? » respondit la commère ; ne sont ils pas periz dedans le fleuve ? Comment le sçavez-vous ? — A ce que j'ay peu comprendre (dit-elle) par les paroles du roy, ils sont vivans, tellement que nous avons bien maintenant besoing de vostre conseil, autrement nous sommes en danger de mort. — Ne vous souciez point, Madame (respondit la commère), car j'espère de jouer si bien mon personnage, qu'ils periront tous trois. » Et de fait se partit sur le champ, et s'en alla tout droit au logis de ces jeunes gens, et ayant trouvé Sereine toute seule, la salua, en devisant longuement avec elle ; puis luy dit : « Auriez vous point, la belle fille, un peu d'eau qui dance ? — Non, dit la fille. — Mon Dieu, ma fille, que vous verriez de belles choses si vous en aviez ; car si vous en frotiés une foys vostre visage, vous deviendriés encores plus belle mille fois que vous n'estes. — Comment pourrois je donc faire (respondit la fille) pour en avoir ? — Il faut, dit elle, que vous envoyez vos frères pour en chercher, et asseurement ils en trouveront, car elle n'est guères loing d'icy. » Ayant dit cela, elle se partit. Si tost que Fluvius et Aquirin furent de retour au logis, Sereine courut au devant d'eux, en les priant de luy faire ce bien, d'aller chercher en toute diligence de l'eau qui dance. Alors ses

frères, se mocquans de tels propos, n'y voulurent pas aller, ne sachans où on pouroit trouver telle chose. Mais à la fin, quasi comme contrainctz par les humbles prières de leur sœur, prièrent une phiole, et se partirent ensemble.

Or avoient ils desjà chevauché plus de deux lieues par un chemin, quand ils arrivèrent à une fontaine vive et claire à merveilles, où il y avoit un beau pigeon blanc qui se rafraichissoit; et ayant osté toute crainte, leur dit : « Que cherchez vous, jeunes enfans? — Nous cherchons (respondit Fluvius) d'une eau precieuse qui dance, comme on dit. — Helas! pauvres enfans, dit le pigeon, qui vous a envoyé querir de telle eau? — C'est une sœur que nous avons », respondit Fluvius. Alors le pigeon leur dit : « Certes (mes amis) vous cherchez vostre mort, car vous y trouverez des bestes venimeuses qui vous devoreront incontinent; mais laissez m'en la charge et je vous en porteray. » Et ayans prins la phiole que les jeunes gens portoient, et se l'ayant liée souz l'aisle dextre, print sa volée et s'en alla où estoit cette eau dilicate, de laquelle ayant rempli la phiole, s'en retourna vers ces jeunes gens, qui l'attendoient d'un grand desir. Ayant receu ceste eau et rendu les graces que appartenoient, s'en retournèrent à leur logis, et la presentèrent à leur sœur Seréine, luy commandans expressément de ne leur donner plus telles charges, par ce qu'ils avoient esté en danger de mort.

A quelque temps de là, le roy rencontra ces jeunes gens, et leur dit : « Pourquoi ne veinstes vous l'autre jour disner avec moy, veu mesmement que vous m'aviez promis? » Ils respon-

dirent : « Les affaires urgentes (Sire) en furent cause. » Alors le roy leur dit : « Je vous attendray doncques demain à disner, et ne faillez pas. » Les jeunes gens s'excusèrent. Quand le roy fut retourné au palais, il dit à sa mère qu'il avoit veu les jeunes enfans qui avoient l'estoille au front, dont elle fut fort troublée, et fit de rechef venir sa commère, et luy raconta tout secrettement, en la priant de faire tant qu'on obviast à ce danger. La commère la reconforta, et luy dit qu'elle ne se souciast de rien, et que elle feroit tant qu'on n'entendroit jamais plus nouvelles d'eux. Et s'estant partie du palais, s'en alla au logis de la pucelle, et l'ayant trouvée seule, luy demanda si elle avoit encores eu de ceste eau. La fille respondit que ouy, mais que ce n'estoit pas sans avoir mis en grand danger ses frères. « Je voudrois bien (ma fille), dit la commère, que vous eussiez une pomme qui chante; car vous n'en veistes onc de si belle, et n'entendites jamais si doux chant. — Je ne sçay comment l'avoir (dit la fille), par ce que mes frères n'y voudront pas aller, à cause qu'ils se sont desjà trouvez en plus grand danger de mort qu'en esperance de vie. — Ils vous ont desjà apporté de l'eau qui dance, respondit la fausse vieille, et ne sont pas morts pour cela; tout ainsi qu'ils vous ont porté de l'eau, ils vous pourront bien apporter la pomme. » Et sur ce point, ayant prins congé d'elle, se partit. La commère ne fut pas si tost partie que les frères survindrent, et Sereine leur dit : « Mes frères, je voudrois bien veoir et gouster de ceste pomme qui chante si doucement; et si vous ne faictes ce que je vous

dis, estimez que vous me verrez bien tost morte.» En quoy les frères la reprindrent grandement, en luy remonstrant qu'ils ne vouloient pas mettre leur vie en danger à son appetit, comme ils avoient desjà fait. Mais les prières de Sereine furent si grandes, estans meslées de pleurs et gemissemens, que les frères deliberèrent de la contenter, quoy qu'il en advint; tellement qu'estans monté à cheval ils se partirent, et tant chevauchèrent qu'ils arrivèrent en une hostellerie; et estant entrez, demandèrent à l'hoste s'il leur scauroit point enseigner le lieu où se trouvoit la pomme qui chante si doucement. Il leur répondit qu'ouy; mais qu'ils n'y pourroient pas alier, à cause que ceste pomme estoit en un plaisant jardin et estoit gardée par une cruelle beste, qui mettoit à mort tous ceux qui s'en approchoient. « Que devons-nous donc faire ? dirent les jeunes gens, car il nous la faut avoir, quoy qu'il en soit. » Alors l'hoste répondit : « Si vous faictes ce que je vous diray, vous aurez la pomme, et ne serez point en danger de la beste. Il faut (dit-il) que vous preniez ceste robbe toute garnie de miroirs, et que l'un de vous la mette sur soy, et qu'il entre ainsi tout seul dedans le jardin, qu'il trouvera ouvert, et l'autre demeurera hors du jardin sans se laisser voir aucunement. Et si tost qu'il sera entré dedans le jardin, la beste viendra contre luy, et, en se voyant soy mesme dedans le miroir, tombera incontinent morte par terre. Cela fait, il s'en ira vers l'arbre et prendra facilement la pomme, et qu'il se donne bien garde sur tout de regarder après soy en sortant du jardin. » Ces jeunes gens firent tout ainsi que

l'hoste leur avoit enchargé, en le remerciant grandement, et portèrent la pomme à leur sœur, en luy remontrant que ce fust la dernière fois qu'elle leur donnast telles commissions dangereuses.

A quelques jours de là, le roy trouva ces deux jeunes frères, et les ayant fait appeler, leur dit : « Qui est la cause que, selon l'assignation donnée, vous n'estes venuz disner avec moy ? — Ce sont (dit l'un) les diverses affaires et occupations qui nous ont osté l'opportunité. — Or ce sera donc pour demain, dit le roy, et donnez vous bien garde de faillir. » Aquirin respondit que, s'il pouvoit demesler quelques affaires d'importance, ils y viendroyent fort volontiers. Le roy, estant retourné au palais, dit à sa mère qu'il avoit encores veu les jeunes enfans qu'il avoit toujours au cœur, pensans tousjours à ceux que Clarette luy avoit aucunesfois promis ; et ne pouvoit avoir repos en son esprit jusques à ce qu'ils fussent venus une fois disner avec luy. La traitresse de mère, entendant ces propos, fut plus faschée que jamais, craignant que son malheur ne fust decouvert ; et estant ainsi dolente, envoya querir la commère et luy dit : « Ma commère, je pensois desjà que ces enfans fussent morts, et qu'on ne deust plus ouir nouvelles d'eux ; mais ils sont encore vivans, et sommes en danger de mort. Il faut donc que vous y donniez ordre, autrement nous sommes toutes perdues. » Alors la commère respondit : « Ne vous chaille, madame, car je feray tant que jamais vous n'entendrez ny vent ny fumée d'eux. » Et ainsi toute couroussée et remplie de despit, s'en alla vers

la fille, et luy ayant donné le bon jour, luy demanda si elle avoit la pomme qui chante. « Ouy, » dit-elle. Alors, la ribaude vieille luy dit : « Ce n'est rien de ce que vous avez, si vous ne tachez d'avoir une chose qui est mille fois plus belle, sans comparaison, et de meilleure grâce que les deux premières. — Dites moy donc que c'est, ma mère. — C'est un bel oiseau (dit-elle) qui caquette jour et nuict, et dit chose merveilleuse. Si vous l'avez à vostre commandement, vous serez la plus heureuse fille de ce monde. » Ayant dit ces propos, elle se partit.

Les frères ne furent pas si tost arrivez au logis, que Sereine les affronta, et les pria de luy octroyer encores une seule grâce; et luy ayans demandé qu'elle grâce c'estoit, elle respondit que c'estoit le bel oyseau verd. Or, Fluvius, qui s'estoit trouvé au combat de la venimeuse beste, se souvenant d'un si extrême danger, refusa fort bien d'y aller. Mais Aquirin, nonobstant qu'il eust desjà par beaucoup de fois refusé, finalement, esmeu d'une fraternelle amitié et des larmes continuelles que Sereine espendoit, deliberèrent tous deux de compagnie de la contenter. Et estans montez à cheval, firent tant par leurs journées qu'ils arrivèrent en un pré verdoyant, au milieu duquel il y avoit un fort bel arbre haut à merveilles et bien feuillu, estant environné de diverses figures de marbre, qui sembloient estre vives, et tout joignant passoit un petit ruisseau, qui arrousoit tout le pré. Et sur cest arbre, le bel oyseau se desgorgeoit, sautant de branche en branche, et en proferant paroles qui sembloient plustost divines que hu-

maines. Estans descendus de leurs chevaux, les ayant laissez paistre par la belle prairie, s'approchèrent de ces figures de marbre, et si tost qu'ils les eurent touchées, ils devinrent comme elles.

Or, Sereine, qui avoit long temps attendu ses frères, pensoit bien de les avoir perdus, et que toute esperance estoit perdue de les pouvoir jamais recouvrer. Estant ainsi en ces regrets, et pleurant incessamment leur piteuse et miserable mort, monta à cheval, deliberant en soy mesmes d'aller chercher sa bonne fortune; et tant chevaucha jour et nuict, qu'elle arriva au lieu où cest oyseau verd chantoit et parloit gracieusement sur l'arbre. Et si tost qu'elle fut entrée en la prairie, elle cogneut les chevaux de ses frères qui paissoient; et en tournant sa veue çà et là, elle apperçeut ses frères qui estoient devenus en figures de pierre, et avoient leur semblance, dont elle fut toute estonnée; et estant descendue de son cheval, et s'approchant de l'arbre, estendit la main et empoingna le bel oyseau verd, lequel, se voyant privé de sa liberté, la pria que ce fust son plaisir de le laisser aller, et qu'il s'en souviendroit à temps et lieu. Sereine luy respondit qu'elle n'en feroit rien s'il ne remettoit ses frères en leur premier estat. Alors l'oyseau luy dit : « Regarde souz mon aisle dextre, et tu trouveras une plume beaucoup plus verte que les autres; tu y verras quelques marques jaunes par dedans : prens la et t'en va vers les images, et si tost que tu leur auras touché les yeux avec la plume, tu verras tes frères retourner en leur premier estat. La jeune fille, luy ayant haussé l'aisle, trouva la plume comme l'oiseau

luy avoit dit ; et ayant touché les yeux des images l'une après l'autre avec ceste plume, ils retournèrent comme auparavant. Voyant ainsi ses frères en bonne disposition, commença à les baiser et embrasser.

Après que Sereine eut obtenu son intention, l'oiseau la pria de rechef que ce fust son plaisir de le laisser en liberté, luy promettant que, s'il obtenoit ceste grace, de luy rendre un jour la pareille s'il se trouvoit à l'endroit. Sereine, non contente de ce, luy respondit qu'elle n'en feroit rien, si premièrement ils ne trouvoient qui estoit leur père et leur mère, et qu'il devoit patiemment supporter une telle charge. Or estoit il desjà venu grande question entre eux pour cest oyseau ; mais après longs débats, finalement il fut arrêté entre eux que la fille le tiendroit près de soy, tellement qu'elle le gardoit fort gratuitement, et le mignardoit tousjours. Après que l'oyseau fut escheu à Sereine, les frères montèrent à cheval et s'en retournèrent fort contens à leur logis.

Le roy, qui passoit souvent par devant le logis de ces jeunes gens, ne les voyant plus comme il seuloit, s'esmerveilla grandement ; et ayant demandé aux voisins qu'ils estoient devenus, on luy respondit qu'on n'en sçavoit plus de nouvelles, et qu'il y avoit desjà long temps qu'on ne les avoit point veus. Si tost qu'ils furent de retour, ils ne demeurèrent pas deux jours que le roy les trouva et leur demanda où ils avoyent esté si long temps, qu'on ne les avoit point veuz. Aquirin luy respondit qu'il leur estoit survenu des estranges accidens, et s'il n'estoient ve-

nus vers Sa Majesté suivant leur promesse, ils luy demandoient pardon, et qu'ils estoient prests à recompenser ceste faute.

Le roy, entendant leur infortune, et ayant pitié d'eux, ne se partit point de là qu'il ne les menast disner avec luy au palais. Aquirin ayant prins secrettement l'eau qui dance, et Fluvius la pomme qui chante, et Sereine le bel oyseau verd, entrèrent joyeusement au palais avec le roy, et s'assirent à table. La mauvaise mère et les envieuses sœurs, voyans une si belle jeune fille, et les deux jeunes fils de si bonne grace, qui avoyent les yeux luisans comme estoilles, eurent grand soupçon et tristesse en leur cœur. Après qu'on eut desservy la table, voilà Aquirin qui va dire : « Sire, nous voulons icy montrer choses qui vous plairont. » Et ayant prins une tasse d'argent, y mit l'eau qui dance dedans, et l'assist sur la table. Cela fait, son frère Fluvius mit la main en son sein, et tira la pomme qui chante, et la mit près de l'eau. Sereine, qui tenoit en son giron le bel oyseau verd, le mit incontinent sur la table. Vous eussiez alors entendu un chant fort doux, qui donnoit un plaisir merveilleux aux assistans. De l'autre costé, la truande mère et ses sœurs en conceurent grande fascherie, doutant grandement de leur vie. Le chant finy, et le bal, l'oyseau commença à parler en disant : « O roy sacré, que meritoit celuy qui a procuré la mort de deux frères et d'une sœur ? » La mère va respondre incontinent : « Il ne meritoit autre chose que le feu. » Toutes les autres respondirent le semblable. Alors l'eau qui dance et la pomme qui chante haussèrent la voix en di-

sant : « Ah ! fausse mère , remplie d'iniquité , tu te condamnes de ta bouche propre ! Et vous , malheureuses sœurs que vous estes , vous serez pareillement condamnées , avec la commère . » Le roy , entendant ces propos , fut tout estonné ; mais l'oyseau verd , poursuivant son discours , dit : « Sire , voilà vos trois enfans que vous avez tant désiré . Ce sont ceux qui portent l'estoile au front . Leur mère , très-innocente , est celle qui , jusques à présent , a tousjours demeuré dedans les ordures et infections . » Et l'ayant fait tirer de ce lieu puant , la fit vestir honorablement ; et si tost qu'elle fut vestue , on la fit venir en la presence du roy , et nonobstant qu'elle fust ainsi mal traitée en ceste puante prison par longue espace de temps , si est-ce que sa première beauté fut tousjours preservée . Et en la presence de tous , le bel oyseau verd raconta depuis le commencement jusques à la fin comment tout estoit allé . Alors le roy , cognoissant tout le discours de la matière , commença à baiser et embrasser estroitement sa femme et ses chers enfans , non pas sans grande abondance de larmes et gemissemens . Cela fait , l'eau qui dance et la pomme qui chante , avec le bel oyseau verd , estans laissez en liberté , s'en allèrent . Le jour ensuiuant , le roy commanda qu'on allumast un grand feu au milieu de la place , et que la mère , avec les deux sœurs et la commère , fussent brûlées devant le peuple , sans aucune misericorde . Et depuis , le roy vesquit longuement avec la royne et ses genils enfans , et ayant marié honorablement la fille , laissa ses fils heritiers de son royaume .